HAL
open science

Le dit et le discours dans 'Les Mots et les Choses' : l'émergence du fonctionnalisme discursif

Jacques Guilhaumou

To cite this version:

Jacques Guilhaumou. Le dit et le discours dans 'Les Mots et les Choses' : l'émergence du fonctionnalisme discursif. Nouailles, Bertrand; Petit, Alain. Foucault hérétique, les mots et les choses, Presses Universitaires Blaise-Pascal, pp.47-74, 2019, Trajectoires philosophiques, 9782845168947. ensl-02402177

HAL Id: ensl-02402177

https://ens-lyon.hal.science/ensl-02402177v1

Submitted on 24 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le dit et le discours dans *Les mots et les choses.* L'émergence du fonctionnalisme discursif
The emergence of discursive functionalism in *Les mots et les choses*

Version auteur parue dans *Foucault hérétique, Les mots et les choses*, sous la direction de Bertrand Nouailles et Alain Petit, Presses Universitaires, Blaise Pascal, 2019, 47-74.

Jacques Guilhaumou, Directeur de recherche honoraire au CNRS en Sciences du Langage.

Résumé

Le présent travail s'inscrit dans une recherche sur le fonctionnalisme discursif de Michel Foucault entre 1965 et 1976. Il en constitue chronologiquement, avec *Les mots et les choses* (1966), la première étape. Son objectif est de dégager, au sein de cet ouvrage, les caractéristiques d'un premier fonctionnalisme, en l'occurrence un fonctionnalisme classique d'ordre représentationnel et analytique. Le fonctionnalisme désigne ce qu'il en est de l'objet discours dans sa fonction première, mais il ne dit pas comment en configurer la description, ce que fait l'archéologie dans son lien à l'archive. Les notes de lecture manuscrites de Foucault conservées dans le dossier « Grammaire » sont partiellement prises en compte, dans le but de les comparer avec le texte imprimé de *Les mots et les choses* en mettant l'accent sur la spécificité méthodologique de ces manuscrits préparatoires au sein du fonctionnalisme discursif.

This work is part of a research on Michel Foucault's discursive functionalism between 1965 and 1976. It constitutes the first step with *Les mots et les choses* (1966). Its objective is to describe, within this book, the characteristics of a first functionalism, a classical functionalism of representational and analytical order Functionalism designates what is the nature of the discourse object in its primary function, but it does not say how to configure its description, what archeology does in its link to the archive. Handwritten notes are partly taken into account by comparison with the printed text of *Les mots et les choses* around the rubric "Grammar" in order to emphasize the methodological scope of this first form of discursive functionalism.

Mots-clés : linguistique, discours, fonctionnalisme discursif, fonctionnalisme classique, Michel Foucault, Charles de Brosses, notes manuscrites ; linguistic, discursivity, discursive functionalism, classical functionalism, Michel Foucault, Charles de Brosses, notebooks.

Dans un entretien, Jean-Claude Chevalier, linguiste de la génération de Michel Foucault, précise : « J'étais enseignant à Roubaix. La nuit, je collais des affiches pour la *Nouvelle Gauche* mais, le soir, je dirigeais un ciné-club – c'était la mode – avec le philosophe du lycée voisin, Jean-Paul Aron. Il m'a fait connaître Michel Foucault [...]. Devenu, par hasard, assistant à la Sorbonne, je suis allé au séminaire de Robert-Léon Wagner. J'ai lu les livres de Foucault dès publication. Là encore, dans l'émerveillement. C'est mon itinéraire [...]. J'ai lu *Les mots et les choses* (1966) dans la béatitude. [...] Avec Foucault, mon magma s'illuminait : organisation, forme, rupture[1] ». De fait, *Les mots et les choses* en tant qu'« excursus » sur les sciences empiriques et leur transformation purement théorique aux

[1] « Comment je suis devenu linguiste. Entretien d'Omar Mazoug avec Jean-Claude Chevalier », *Modèles linguistiques*, 3/2010, http://journals.openedition.org/ml/457.

XVIIe siècle et XIXe siècles, comme le définira Michel Foucault lui-même en 1976[2], est devenu rapidement, pour un petit nombre de linguistes et d'historiens, une lecture particulièrement « heureuse ».

Certes, nous sommes loin de ce temps de « la béatitude » individuelle à la lecture de *Les mots et les choses* et de *L'archéologie du savoir*. Travailler avec Foucault sur sa table de travail est aujourd'hui monnaie courante en sciences humaines et permet de légitimer des renouvellements problématiques multiples. Cependant, (re)lire Foucault est devenu, de manière paradoxale, une affaire de plus en plus complexe depuis une dizaines d'années, ne serait-ce qu'avec la multiplication de nouvelles éditions, l'existence de recueils de textes imprimés, y compris en traduction, à l'instar des *Dits et écrits*, et surtout l'arrivée des premières éditions de manuscrits, essentiellement les cours de Foucault au Collège de France, dans l'attente d'autres publications. Notre approche de *Les mots et les choses* demeure inscrite dans cette tâche de lecture encore incertaine.

Les enjeux linguistiques du « pur » fonctionnalisme de la pensée classique

Nos travaux récents sur Foucault portent sur la période 1965-1976. Ils ont pour objectif central de préciser la manière dont Foucault analyse les fonctionnalités du discours, successivement dans leur aspect strictement linguistique, puis dans leur fonction proprement discursive, pour finir sur leur dimension historique. Présentement, nous considérons les facettes multiples du point de départ en la matière, le fonctionnalisme classique déployé dans *Les mots et les choses*. De fait, dans le cours qu'il prononce à Sao Paulo en 1965, donc avant la parution de son livre, Foucault met l'accent sur le « pur » fonctionnalisme de la pensée classique dans les termes suivants :

> « Pour être le lieu de la connaissance transparente, le langage doit être bien fait, c'est-à-dire refait, reconstitué, traité comme une chose et un instrument. [...] *Le langage classique est un fonctionnement plus qu'un être.* [...] Il est l'élément transparent des taxinomies, c'est-à-dire qu'il n'existe pas, mais qu'il *fonctionne*. Ou plutôt qu'il doit fonctionner, que son être réel, ses figures rhétoriques doivent peu à peu s'effacer, devenir transparentes, et n'être plus qu'un simple fonctionnement. Le classicisme se donne pour tâche de rendre le langage et le savoir transparents l'un à l'autre[3]. »

Son ouvrage y ajoute une caractérisation discursive :

> « À la limite, ou pourrait dire que le *langage classique n'existe pas. Mais qu'il fonctionne* : toute son existence prend place dans son rôle représentatif, s'y limite avec exactitude et finit par s'y épuiser. [...] *L'existence du langage une fois élidée, seul subsiste son fonctionnement* : sa nature et ses vertus de *discours*[4]. »

Ce qui intéresse Foucault dans le fonctionnalisme classique, en particulier à propos de la grammaire de Port-Royal, c'est le fait que le langage n'existe que par un effet de réel, le discours, et à ce titre fonctionne selon un mode d'être transparent à lui-même, ce qui permet de le confondre avec le savoir sous forme de discours. C'est un « pur » fonctionnalisme linguistique, nous le verrons, sans être encore, à proprement parler, le fonctionnalisme

---

[2] « Michel Foucault, l'illégalisme et l'art de punir », *Dits et écrits*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, texte n° 175, p. 88.

[3] Texte manuscrit retranscrit par Philippe Sabot dans une note de l'édition La Pléiade de *Les mots et les choses* au sein du tome 1 des *Œuvres* de Michel Foucault, Paris, Gallimard, 2015, p. 1606-1607. C'est nous qui soulignons.

[4] *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 93 et 95. C'est nous qui soulignons. Désormais, nous indiquons *Les mots et les choses* par l'abréviation *MC* dans les notes.

discursif déployé dans *L'archéologie du savoir*[5]. Pour autant, l'importance de ce « moment linguistique » dans sa démarche au cours des années 1960 – alors que plusieurs philologues de sa génération deviennent linguistes en s'inscrivant dans l'*épistémè* propre à la conception saussurienne du système de la langue[6] – mérite une analyse spécifique. Cette analyse prend en compte à la fois son ouvrage et ses notes manuscrites de lecture préparatoires à la rédaction, sans prétendre ici même à une étude exhaustive de la comparaison entre le texte publié et ses nombreuses notes.

Ce qui frappe d'emblée, c'est l'accent mis par Foucault sur la différenciation entre le point de vue classique de la grammaire générale, soit la problématique classique des signes et de la représentation, et le point de vue saussurien sur la théorie du signe. Et Foucault de préciser cette différence dans son cours préparatoire à *Les mots et les choses* prononcé en 1965 à Sao Paulo:

> « Il y a une différence essentielle : 1) Le signe classique, c'est une représentation. C'est-à-dire un signifié transformé en signifiant. Il est de même nature que ce qu'il signifie (même s'il ne lui ressemble pas, même s'il est arbitraire). 2) Le signifiant moderne peut bien et doit bien être représenté, mais d'une façon seconde : a) il est imposé du dehors ; b) il ne porte un sens que dans la mesure où il participe de tout un système ; c) l'ensemble de ce système n'est jamais donné à la conscience du sujet parlant. Collectif, systématique, inconscient : ce triple caractère du signifiant constitue une structure d'arrêt qui empêche le signe d'être un signifié [...] ; qui maintient la langue dans sa contingence historique[7]. »

Ainsi le fonctionnalisme contemporain se distingue au premier abord du fonctionnalisme classique dans la mesure où il considère le système de la langue, donc ce qu'il en est de la matérialité du discours, à l'intérieur d'un système de signes. Les analystes du discours, lecteurs conjointement de Foucault et de Saussure, s'inscrivent-ils dans ce clivage, en particulier Michel Pêcheux, en se situant sur le terrain de ce qui peut et doit être dit, au titre des matérialités discursives[8] ? Pour eux, le langage en tant que discours renvoie aux conditions d'existence et de possibilité d'une représentation systématique des signes du réel par le langage, tout en disposant de sa matérialité propre en tant qu'ensemble de signifiants au caractère arbitraire. À l'inverse, la pensée classique est centrée sur la concomitance de l'être réel et du langage. Mais il n'est pas dit que le propre du fonctionnalisme, de sa valeur

---

[5] Nous en présentons l'analyse dans « Le fonctionnalisme discursif de Michel Foucault. Le temps de la dynastique du savoir », *Policromias – Estudos do* Discurso, *Imagem e Som*, revue du Laboratório de Discurso, Imagem e Som (LABEDIS/UFRJ), V. 2, N°1, 2017, p. 9-36.

[6] Ainsi dans l'entretien déjà cité (http://journals.openedition.org/ml/457), le linguiste Jean-Claude Chevalier précise, à propos de la rupture avec les philologues : « O. M. – Pourriez-vous expliquer à nos lecteurs en quoi consiste la nouveauté ou la supériorité de l'approche linguistique par rapport aux pratiques antérieures ? J.-C. C. – C'est simple : pour nous, c'était le passage du désordre à l'ordre nouveau, de l'entassement à la démonstration, de l'empilement au système, de l'intégration à une *épistémè*, comme on disait. » Foucault a bien été lu par la nouvelle génération de linguistes, et se retrouve à ses côtés dans une même lecture « saussurienne » du système de la langue. De fait, cette génération a connu l'enseignement des linguistes plutôt marginaux de la génération antérieure, tels que Gustave Guillaume, André Meillet, Robert-Léon Wagner et d'autres. Wagner souligne ainsi que « de la langue, Saussure a senti très fortement la rigueur, il la représente sous l'image d'un système d'éléments si étroitement liés que tout accident qui altère une de ses parties modifie par voie de conséquence le tout du système » (« Le langage et l'homme », *Les Temps Modernes*, 30, 1948, p. 1583-1611). Foucault adhère à une telle lecture de Saussure (*Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, t. I, p. 500-501, et surtout p. 609-610), tout en s'interrogeant sur l'apport de Chomsky et son ouvrage *La linguistique cartésienne*, Nelcya *Delanoë* et Dan *Sperber (trad.)*, Paris, Seuil, 1969 (édition anglaise originale, 1966), où ce linguiste met l'accent sur la parenté relative entre sa grammaire générative et la grammaire générale de Port-Royal. Voir en particulier le début de l'introduction de Foucault à la *Grammaire générale et raisonnée* d'Arnault et Lancelot (*Dits et écrits*, t. I, *op. cit.*, texte n° 60, p. 733).

[7] Texte manuscrit retranscrit et publié par Philippe Sabot dans une note de l'édition de la Pléiade de *Les mots et les choses*, *op. cit.*, p.1606.

[8] Cet aspect majeur de l'analyse du discours a été souligné par Michel Pêcheux dans son dialogue permanent avec Michel Foucault. Voir en particulier Michel Pêcheux, Bernard Conein, Jean-Jacques Courtine, Françoise Gadet et Jean-Marie Marandin, *Matérialités discursives*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1981.

méthodologique en tant qu'elle singularise le discours, ne relève pas d'un continuum au sein d'une théorie du signe commune aux pensées classique et moderne du langage. Le propre de *Les mots et les choses* est alors de décrire de manière historique et linguistique l'espace de fondation de l'objet discours et de sa fonctionnalité, avant même que *L'archéologie du savoir* en situe les enjeux dans son rapport à l'archive.

Qu'en est-il plus précisément de la manière dont *Les mots et les choses* caractérise le fonctionnalisme classique en l'interpellant dans sa nature linguistique ? Dans ce livre, Foucault dialogue en permanence avec l'analytique et l'épistémologie de la pensée classique, de Port-Royal à Condillac, tout en portant un intérêt particulier aux empiristes (Hume) et aux Idéologues (Destutt de Tracy), mais aussi aux linguistes (De Brosses, Condillac). Notre enquête sur la méthode fonctionnaliste de Foucault a été mise à l'épreuve une première fois dans notre lecture de *L'archéologie du savoir*[9]. Ce que permet *Les mots et les choses*, c'est de se situer au point de départ d'un continuum méthodologique distinct à la fois de l'archéologie et de la généalogie et opératoire dans les écrits et les cours de Foucault tout au long de la période 1965-1976[10].

À ce titre, la présente analyse aborde partiellement la manière dont *Les mots et les choses* opère la description archéologique de la pensée classique, d'autant plus que Philippe Sabot l'a déjà fait dans un ouvrage récent[11], de même qu'il a réédité et présenté *Les mots et les choses* dans l'édition de la Pléiade. Notre façon de progresser au sein d'une partie limitée de l'ouvrage de Foucault relève strictement de notre souci de marquer l'importance de son point de vue linguistique. En premier lieu, nous considérons les chapitre III et IV sur « Représenter » et « Parler » où Foucault met l'accent sur les liens entre les signes, le langage et le discours dans le fonctionnalisme classique. C'est ici où se situe la caractérisation d'un « pur » fonctionnement des signes. Mais nous n'y venons qu'au terme d'un long détour par l'examen d'une des lectures préparatoires de Foucault, l'une des plus fournies en fiches de notes manuscrites, la lecture de Charles de Brosses. Pourquoi une telle insistance sur l'apport des manuscrits de lecture ? Par souci de montrer la particularité méthodologique des citations retenues en complément de la réflexion plus générale dans *Les mots et des choses*. Dans un second temps, nous abordons le chapitre I sur *Les suivantes* (autour des *Ménines* de Vélasquez). Puis nous considérons, dans un troisième temps, l'apport du chapitre IX (« L'homme est ses doubles »), et surtout de son sous-chapitre intitulé « La place du roi », à l'enrichissement de notre propos fonctionnel. Nous considérons que ces chapitres mettent en place des fonctionnalités spécifiques, et tout particulièrement par le recours au point de vue du tableau, figure centrale de la pensée classique.

Pourquoi avoir choisi de ne pas suivre l'ordre des chapitres considérés ? C'est l'enjeu de la présentation du tableau de Vélasquez qui explique ce choix. Dans sa manière de lire ce tableau, Foucault s'interroge sur la relation du dit au regard. Il précise ainsi ce qu'il en est de ce qu'on dit par rapport à ce qu'on voit, de manière à cerner la fonction inaugurale du regard. Et c'est là où il insiste sur le passage de l'artifice des *noms propres* vers la réalité des *verbes* « représenter » et « parler », ce qui revient à situer l'importance de la grammaire classique, et de son objet, le discours. En effet, tout se joue d'abord dans ce qu'il est du dit dans un tableau où se présente un miroir en son centre représentant le souverain, en l'occurrence Philippe IV et son épouse. Au sein de la série de tableaux, « ce n'est pas un tableau, c'est un miroir », et

---

[9] « Le fonctionnalisme discursif de Michel Foucault. Le temps de la dynastique du savoir », *op. cit.*

[10] C'est peut-être le cours de 1976, *« Il faut défendre la société »*, qui clôt une telle autonomie méthodologique dans l'ordre du « *fonctionnement* du discours » (Paris, Gallimard, Seuil 1997, p. 6). De fait, Foucault considère désormais l'archéologie comme une méthode : « L'archéologie serait la méthode propre à l'analyse des discursivités locales, la généalogie la tactique qui fait jouer, à partir de ces discursivités locales ainsi décrites, les savoirs désassujettis qui s'en dégagent. » (*ibid*., p. 12).

[11] Voir son ouvrage *Le Même et l'Ordre. Michel Foucault et le savoir à l'âge classique*, Lyon, ENS Éditions, 2015.

« celui-ci est le seul qui fonctionne en toute honnêteté et donne à voir ce qu'il doit montrer[12] ». Ainsi, grâce à l'effet de miroir, tous les personnages, spectateur inclus, fixent à leur manière le souverain, se situant dans un espace de captation par un régime absolu et souverain. Il en ressort la présence, hors du tableau, d'un point idéal et réel, au croisement des fonctions regardantes de chaque personnage du tableau. Ce rôle essentiel d'un extérieur spécifique de la représentation classique n'est autre, pensons-nous, que la résultante d'un ordre dérivationnel et grammatical dont nous considérons maintenant les caractéristiques principales.

La méthode à l'épreuve de la dérivation : lire Charles de Brosses

L'archéologie n'est pas une méthode

Michel Foucault précise à plusieurs reprises que sa démarche archéologique n'est pas une méthode[13]. Il entend alors définir l'archéologie en tant que description des modes d'être de configurations d'énoncés où l'accent est mis sur les conditions d'existence d'énoncés d'archive, spécifiées par l'*a priori* historique[14] de leurs conditions de possibilité. Il en ressort des configurations d'énoncés de nature foncièrement hétérogène, dispersée et discontinue, ce qui permet de cerner des types de discours. Quant à la généalogie, elle permet d'aborder plus spécifiquement l'historicité discursive des rapports de force dans des effets de savoir-pouvoir, donc de cerner l'émergence d'événements discursifs[15]. Il précise en effet dans une note manuscrite : « Archéologie : l'épreuve des dérivations avec repérage des limites, des discontinuités, des décrochages. Généalogie : analyse des couplages, greffes, transferts, *assujettissements* qui produisent à un moment donné comme un événement, une émergence[16]. » Dans notre souci de comprendre ce que Foucault veut dire en affirmant que l'archéologie n'est pas une méthode, il convient de préciser la différence entre « l'épreuve des dérivations » définissant l'archéologie et la dérivation étymologique et grammaticale telle qu'elle est abordée dans *Les mots et les choses* au sein du chapitre « Parler », et surtout dans les notes préparatoires de lecture.

Comparer Les mots et les choses et les notes manuscrites préparatoires : l'épreuve de la méthode

Nous disposons sur le site numérique de la Bibliothèque foucaldienne des notes de lectures de Foucault relatives à la préparation de l'écriture de *Les mots et les choses*. On y trouve en particulier un dossier intitulé « Grammaire » avec un sous-dossier titré « Dérivation ». En son sein, Foucault prend de nombreuses notes sur l'ouvrage du magistrat, historien et linguiste Charles de Brosses, *Traité de la formation mechanique des langues et*

---

[12] *MC*, p. 22, c'est nous qui soulignons.

[13] Il affirme ainsi, dans un entretien au Brésil en 1971 (*Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, t. II, p. 157), que *L'Archéologie du savoir* laisse de côté « les problèmes purement méthodologiques », c'est-à-dire n'aborde pas la question des instruments d'analyse et de la relation à la sémantique. C'est dire qu'il n'a pas envisagé, dans cet ouvrage, de poser les bases méthodologiques d'une analyse de discours et/ou d'une sémantique discursive.

[14] Rappelons ici la manière dont les philosophes du langage abordent, dans un cadre logique, la notion d'*aprioricité*, pour mieux en comprendre l'usage chez Foucault. Ainsi Saul Kripke dans la *Logique des noms propres* (Pierre Jacob et François Recanati (trad.), Paris, Éditions de Minuit, 1972) insiste p. 22 *sq*. sur le fait que l'*a priori* renvoie tout autant si ce n'est plus, d'un point de vue descriptif à ce qui peut être dit (le possible donc) qu'à ce qui doit être dit (la nécessité donc), au titre de l'expérience commune.

[15] Voir sur ce point notre étude. « L'incorporation de l'événement. Michel Foucault et la généalogie », *L'incorporation des ancêtres*. *Généalogie*, construction *du présent*, *in* Isabelle Luciani et Valérie Piétri (dir.), Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, collection « Corps et âmes », 2016, p. 263-286.

[16] Note manuscrite du 2 février 1973 retranscrite et publiée dans l'édition de la Pléiade des *Œuvres*, Paris, Gallimard, t. 2, 2015, p. 1473.

des principes physiques de l'étymologie[17], ouvrage important en histoire des idées linguistiques. Ce livre vise en effet à démontrer que le langage n'est pas originairement conventionnel, et que son caractère arbitraire n'est qu'un produit de son évolution historique. À ce titre, de Brosses propose de décrire la formation mécanique de la parole dans son universalité même, en prônant une conception figurative du signe. Francine Markovits[18] a précisé l'originalité, reconnue par les contemporains de de Brosses, par son abord du fonctionnement du langage. En résumé, elle rappelle que, dans son *Discours préliminaire* au début du premier volume, de Brosses se donne pour objectif de nous faire comprendre « la première fabrique du genre humain et de l'imposition des noms aux choses ». Ici prend forme la figure centrale de « l'archéologue universel », dans les termes du magistrat – nous y reviendrons dans l'étude des notes manuscrites – proposant une « théorie générale des langues » par la désignation du réel de la langue au plus près de la nature à partir d'un effet de réel spécifique du processus de dérivation. Ce qui est désigné ici comme le réel du langage est l'effet de convergence entre quatre éléments (l'être, l'idée, le son et la lettre) aptes, sur la base de leurs dissemblances, à opérer « la fabrique des mots », selon l'expression spécifique de de Brosses. Il convient alors, pour comprendre le mécanisme des langues, d'élaborer une topique et un tableau, et non une mécanique rationnelle. À ce titre, l'espace et le temps de la parole se concrétisent par la prise en compte des mécanismes de la dérivation dans un tableau de relations syntactiques de nature simultanée, donc situées dans une succession constituant un effet de condensation. Le linguiste est ainsi confronté à un système expérimental relevant d'une fabrique du langage, et de ses fonctionnalités propres, issues des fonctionnalités de la dérivation, soit l'imitation, la condensation et l'assimilation. Que retient Foucault de la description des méthodes et des règles propres à de telles fonctionnalités ? Les aborde-t-il dans son ouvrage et/ou dans ses notes manuscrites, et d'un point de vue général et/ou particulier ?

a - Charles de Brosses dans *Les mots et les choses*

Dans *Les mots et les choses*, Charles de Brosses est surtout commenté dans le sous-chapitre du chapitre IV (Parler) sur la désignation, et non sur la dérivation, ce qui marque déjà une différence majeure avec le classement des notes manuscrites sur de Brosses dans le sous-dossier « Dérivation ». Qui plus est, Foucault caractérise de façon très générale l'apport de de Brosses, au titre de ce qu'il en est d'« un certain rapport aux choses » au sein du langage, étant entendu que « le langage a pour fonction de nommer[19] ». Il situe cet apport dans un projet d'ensemble commun aux linguistes de l'époque : « Remettre au jour l'origine du langage, c'est retrouver le moment primitif où il était pure désignation[20]. » Ici se situent les références incontournables et conjointes à Condillac et Destutt de Tracy pour expliquer « que le langage d'action relie bien par une genèse le langage à la nature », dans le but de « fonder ce qui constitue son artifice[21] ». Mais si « le langage fonde en nature son artifice », il convient pour appréhender « la genèse du langage à partir du langage d'action » d'en venir à « la théorie des racines[22] ». C'est là où intervient, au terme de l'analyse du processus de désignation, l'apport propre à de Brosses, référence qui va alors assurer la transition vers le problème de la dérivation.

---

[17] Deux volumes, Paris, 1765.

[18] Dans le chapitre I intitulé « L'archéologue et le glossomètre : De Brosses », de son ouvrage sur *L'ordre des échanges. Philosophie du discours et discours de l'économie au 18e siècle en France,* Paris, Puf, 1986.

[19] *MC,* p. 119.

[20] *MC,* p. 120.

[21] *MC,* p. 120-121.

[22] *MC,* p. 122-123.

Lire de Brosses permet à Foucault d'aborder la question de la désignation dans le langage classique sur la base de la façon dont les hommes ont pris les racines, mots rudimentaires, pour les faire figurer dans leurs langues conventionnelles. À l'unisson des contemporains du linguiste de Brosses, il retient de son analyse sa valeur de synthèse, en usant d'ailleurs du terme de généalogie, et non sa particularité méthodologique :

> « Le langage peut se déployer maintenant dans sa généalogie. C'est elle que de Brosses voulait étaler dans un espace de filiations continues qu'il appelait l'"Archéologue universel"[23]. En haut de cet espace on écrirait les racines – bien peu nombreuses – qu'utilisent les langues d'Europe et d'Orient ; au-dessous de chacune on placerait les mots les plus compliqués qui en dérivent [...]. On constituerait ainsi des séries parfaites et exhaustives, des chaînes absolument continues [...]. Cette grande nappe sans couture une fois constituée, on aurait un espace à deux dimensions qu'on pourrait parcourir en abscisses ou en ordonnées : à la verticale on aurait la filiation complète de chaque racine, à l'horizontale les mots qui sont utilisés pour une langue donnée [...]. Ainsi l'espace historique et la quadrillage de la pensée serait exactement superposés[24]. »

Si les mots de généalogie et d'archéologue sont présentement attestés, l'important réside ici dans le fait qu'une telle lecture de de Brosses recoupe ce qui en a été retenu par les hommes des Lumières, une aptitude à caractériser le fonctionnement du langage de manière générale. À ce titre, le *Traité de la formation mechanique des langues*, véritable fiction linguistique, est perçu par Foucault comme la clé de la nature du langage à l'époque classique : cet ouvrage permet d'affirmer que ce langage n'est autre qu'« un espace d'analyse sur lequel le temps et le savoir des hommes déroulent leur parcours[25]. »

Mais qu'en est-il des méthodes et des règles permettant de caractériser, selon de Brosses un tel fonctionnalisme classique de nature essentiellement linguistique ? Foucault n'en parle guère dans son livre, il s'en tient à des généralités. De fait, il passe du sous-chapitre sur la désignation à celui sur la dérivation en usant de la référence à Charles de Brosses comme transition. Il souligne qu'au-delà de l'absence de règles dans les modifications de forme, une science étymologique est « probable », et que l'on peut donc assigner des principes d'ordre spatial aux altérations de sens. Ici, lire de Brosses lui permet bien de fonder l'artifice du langage dans une fiction scientifique. Puis Foucault s'intéresse au célèbre ouvrage de Warburton, l'*Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens* (1744). C'est là où ses notes manuscrites, et tout particulièrement leur classification de rubrique en rubrique sous des titres spécifiques à chaque feuillet de notes, sont d'un apport extrêmement précieux pour appréhender ce qu'il en est de la méthode dans l'ordre de l'écriture représentative spécifique du fonctionnalisme classique.

b - Charles de Brosses dans les notes manuscrites de lecture

Lisant de Brosses, et prenant des notes sous forme de citations, Foucault les classe au sein d'un dossier titré « Dérivation », sur un support de dix feuillets. Ces feuillets écrits au recto ou au recto-verso ont chacun un titre repris ou non à de de Brosses. Si nous essayons de marquer l'originalité de ce choix de citations par rapport à ce que Foucault en extrait de façon générale dans son ouvrage, c'est dans le but de circonscrire en quoi ces citations relèvent d'un ordre méthodologique et de ses spécificités. Ici se formulent en effet des principes, des méthodes et des règles, et finalement une valeur, qui donnent une matérialité propre au projet d' « Archéologie universelle », certes dans les termes mêmes de de Brosses.

Dans la première fiche sur « L'alphabet organique », titre du premier chapitre de de Brosses, Foucault reprend d'emblée ce qu'il en est de la présentation de la mécanique naturelle de la formation des mots, sous un découpage en plusieurs méthodes. Il s'agit, de la

---

[23] De Brosses, *Traité de la formation mécanique des langues […]*, *op. cit.*, t. I, p. 18.
[24] *MC*, p. 124.
[25] *MC*, p. 125.

première à la cinquième méthode, d'un ensemble qui correspond à « l'écriture représentative », commente Foucault, et à son extension, le tout étant fondé, selon de Brosses, « sur deux principes matériels : l'imitation des objets par la voix et le mouvement propre à chaque organe en conformité de sa structure[26] ». Chacune de ces méthodes renvoie à un acte verbal, donc propre à l'organe de la voix, soit la succession des verbes imiter, figurer, produire, nommer, et enfin lier. Série verbale qui permet de cerner ce qu'il en est, par étapes, du lien entre l'objet réel, l'idée, le son et la lettre, donc de l'effet de réel propre au langage. Il en ressort un projet vraiment très ambitieux dressé par le linguiste dans le chapitre XVI du tome II sur *De l'Archéologue ou Nomenclature universelle réduite sous un petit nombre de racines* et dont Foucault retient le passage suivant dans la fiche intitulée « L'archéologue universel » :

> « [De Brosses débute par : « Ce serait de »] Dresser par racines une nomenclature universelle de tous les mots des langues d'Europe et d'Orient. Sous chacune des racines, on rangerait les dérivés qu'elle a dans quelque langue que ce soit. Les racines et les primitifs montreraient de manière distincte ce qui appartient à chaque langue ; tandis que l'arrangement de leurs dérivés en ferait voir immédiatement [De Brosses écrit : « évidemment »] la filiation immédiate ... // [De Brosses ajoute : « sans qu'il fût besoin de l'appuyer d'autres preuves, ni d'explications étendues. »]. Tout l'art consiste à rendre la chaîne continue ; en telle sorte que l'acception idéale, ou la figure matérielle des mots s'altérant légèrement d'un chaînon à l'autre, la vraisemblance et la clarté se conservent, et que l'on passe par des nuances insensibles d'une idée, d'une figure ou d'un son à d'autres très différents [de Brosses ajoute : « sans être choqué du contraste »][27]. »

Cependant, Foucault, précise le contenu de cette citation par une autre citation présente dans une fiche suivante sur « La valeur de l'étymologie », mais qui renvoie à un passage antérieur de de Brosses dans le tome I de son ouvrage. Ce choix de ne pas suivre l'ordre des volumes dans la prise de notes relève sans doute d'un souci de marquer une montée en généralité dans la caractérisation d'un tel art de la nomenclature :

> « Les sciences se prêtent un secours mutuel, et tiennent toutes l'une à l'autre par quelque endroit, enchaînées comme elles le sont pas un lien encyclopédique ; mais surtout elles tiennent toutes à cette art-ci qui s'exerce sur les mots, comme étant la peinture naturelle ou métaphysique des idées ; à cet art qui recherche dans la dérivation des noms imposés aux choses, quelles ont été les perceptions primitives de l'homme ; quel germe celles-ci ont produit dans son esprit ; quel développement ce germe a donné à ses sentiments et à ses connaissances[28]. »

Et Foucault de commenter cette définition de l'art issu de la dérivation dans le fait que : « L'analyse est importante pour la décomposition des idées[29]. » L'art est analytique, affirmation centrale dans son propos. Qui plus est, il en ressort selon de Brosses, dans son *Discours préliminaire* sur lequel Foucault dresse une fiche, qu'il intitule « L'archéologie universel. Discours préliminaire », un tableau d'ordre général, qui nous ramène à sa lecture du tome I :

> « Si jamais on exécute l'archéologue universel, ou tableau de nomenclature générale, par racines organiques pour les langues qui nous sont connues, ce sera un magasin tout préparé pour y joindre celles dont on acquerra la connaissance ; et il est plus que probable que tous les mots de chacune viendront facilement d'eux-mêmes se ranger chacune sous leur racine organique, dans leur case propre et préparée, jusqu'à ce qu'enfin on soit parvenu au complet sur cette matière. Mais [n'omettons pas de remarquer, à ce propos que] les langages veulent y venir dans leur ordre successif de descendance et d'affinité[30]. »

---

[26] *Traité de la formation mécanique des langues […]*, *op. cit.*, t. I, p. 19.
[27] *Ibid.*, t. II, p. 490-491 .
[28] *Ibid*., t. I, p. 41.
[29] Nous avons ici un exemple significatif de la place que Foucault confère au commentaire dans la lignée de la pensée classique.
[30] *Traité de la formation mécanique des langues […]*, *op. cit.* , t. I, Discours préliminaire, p. XLXLX.

De généralisation en généralisation, l'art de l'archéologue s'avère une méthode complète, tout à la fois méthode idéale, fictive dans sa figuration sous la forme du tableau, et méthode matérielle par l'objectivation de la figure. Foucault en tiendra compte dans son analyse du tableau de Vélasquez, à laquelle nous allons revenir. Déjà, cette manière de lire de Brosses justifie d'autant la place que nous faisons à ce tableau dans l'analyse foucaldienne du fonctionnalisme classique.

Cependant, nous l'avons déjà vu à propos des méthodes permettant la formation de l'écriture représentative et de ses principes matériels par la combinaison de quatre éléments, Foucault ne s'en tient pas à un tel niveau de généralité, même s'il en fait le support essentiel de ce qu'il dit de de Brosses dans *Les mots et les choses*. D'autres fiches de lecture en disent plus sur la méthode permettant d'appréhender la formation du langage. Le point central est : « La dérivation à partir des racines », objet d'une fiche. À suivre Foucault recopiant de Brosses, il faut caractériser, en quoi, dans l'alphabet organique (les racines), « les choses aussi diverses que l'être réel, l'idée, le son et la lettre avaient pu converger en un même point ». Et de Brosses d'ajouter, Foucault ne notant qu'une petite partie de ce passage (en italique) :

> « On ne pourrait, au premier coup d'œil, comprendre comment quatre choses aussi diverses que l'être réel, l'idée, le son et la lettre avaient pu converger en un même point, pour y produire un même effet. Mais quand on a percé ce mystère difficile, on n'est pas moins étonné, dans le progrès de l'observation, de reconnaître à quel excès *ces quatre choses, après s'être ainsi rapprochées d'un centre commun, s'écartent de nouveau par un système de dérivation* qui rassemble toutes les irrégularités que peuvent accumuler à l'envi leur totale disparité d'actions[31]. »

Ce que retient Foucault des propos de notre linguiste sur un tel processus d'observation, c'est le principe systémique de dérivation[32] : « L'esprit dérive d'idées en idées, la voix de sons en sons, la main de figures en figures », alors que, des quatre éléments, « chacun s'égare sur la trace de l'un des autres ». Et Foucault d'ajouter, avec de Brosses : « Que sera-ce si l'idée vient à s'écarter sur la route du son, ou sur celle de la figure lorsque leurs opérations n'ont aucune ressemblance avec la sienne ? De là tant de locutions si peu analogues à leur origine. [...] De là tant, tant d'opinions bizarres, tant d'existences imaginaires, nées de l'empire que les mots usités prennent sur l'esprit humain[33]. »

Il est alors question dans une autre fiche intitulée par Foucault « Les quatre éléments du langage », soit « l'être réel, le son, l'idée et la lettre », de situer ce qu'il en est, selon de Brosses, de « la fabrique des mots[34] ». Et Foucault pose la question avec de Brosses : « Comment l'être réel, l'idée, le son et la lettre, quatre choses d'une nature si opposée, et qui paraissent si peu conciliables, se sont-elles ainsi rapprochées[35] ? » Et il reprend sa réponse : « Il faut qu'il y ait entre ces quatre éléments une relation physique et nécessaire dans son premier principe, non simplement arbitraire et conventionnelle, telle que nous l'apercevons aujourd'hui[36]. »

Ici, c'est le premier principe d'ordre physique et nécessaire qui est au cœur de la méthode linguistique propre au fonctionnalisme classique. Il en ressort une série de règles reprises par Foucault à de Brosses dans les fiches sur « Les principes de l'étymologie[37] » et « La valeur de l'étymologie[38] ». Si Foucault ne recopie pas, dans la première fiche, ce que dit

---

[31] *Ibid.*, t; I, p. 21.
[32] *Ibid.*, p. 22.
[33] *Ibid.*, p. 22.
[34] *Ibid.*, p. 3-5. Chapitre premier, 1. *La fabrique des mots roule sur quatre éléments entièrement dissemblables entre eux : l'être réel, l'idée, le son,& la lettre*.
[35] *Ibid.*, p. 4.
[36] *Ibid.*, p. 5.
[37] *Ibid.*, t. II, p. 420-422.
[38] *Ibid.*, t. I, p. 30.

de Brosses de ces règles de manière synthétique[39], c'est qu'il retient de façon significative les propos d'ordre particulier, c'est-à-dire ce qu'il en est des trois types de règles dans leur présentation même[40]. Soit en premier « l'identité du sens et de la signification », ce qui permet de cerner l'appareillement entre l'idée, l'objet et la dénomination. Puis en second le fait que « la figure marque ce qui est du ressort de la vue », ce qui permet de rectifier « l'altération continuelle que le simple son a souffert d'une prononciation rapide ou trop difficile à véhiculer ». Enfin, en troisième lieu, « qu'en matière de dérivation, la voyelle ne doit presque être comptée pour rien et qu'il faut s'arrêter aux consonnes ». Et Foucault de noter aussi la conclusion de de Brosses : « Quand ces trois règles tirées de l'esprit, de la vue et de l'ouïe se trouvent d'accord en un sujet d'observation, l'étymologie en question est comme démontrée[41]. »

Ainsi s'identifie du point de vue linguistique l'identité de la langue en termes de signification, de dénomination et d'altération, sous la houlette du « sujet d'observation ». Mais reste un élément essentiel à situer pour légitimer un tel sujet d'observation, la valeur de vérité du fait linguistique. C'est ici que Foucault constitue la fiche « Valeur de l'étymologie » où il reprend à de Brosses ce qui relève de la valeur même de l'art nommé étymologie sous forme de règle originelle :

> « La première règle, la plus simple qu'indique la nature dans la formation des mots est qu'ils soient *vrais*, c'est-à-dire qu'ils représentent la chose nommée aussi bien qu'il est possible à l'instrument vocal de la représenter. La vérité des mots, ainsi que celle des idées consiste dans leur conformité avec les choses. [de Brosses ajoute : Aussi l'art de dériver les mots a-t-il été nommé étymologie][42]. »

L'étymologie propre à l'« Archéologue universel » procède d'un effet de réel, en tant qu'elle promeut un art propre à comprendre de manière précise et globale le lien entre l'acceptation idéale des mots et leur figure matérielle. Il en ressort la constitution d'une science sous la forme d'une fiction réelle. Un tel projet de tableau universel permet de cerner dans l'ordre de la fiction analytique ce qui fait la spécificité du fonctionnalisme classique, l'énoncé d'un rapport nécessaire des mots aux choses. Et cet « Archéologue universel » est bien affaire de méthode, au titre des méthodes, principes, règles, et de la valeur de vérité qui la caractérise, donc de sa valeur universelle. On peut donc considérer que Foucault fait appel à une fiction linguistique pour circonscrire sa méthode, qui ne se confond pas avec ce qu'il va bientôt définir comme archéologie. Ce dont il est question ici, c'est du statut d'un sujet d'observation maîtrisant les règles et les méthodes liées à la dérivation des mots, et par là même l'écriture représentative, analytique, avant même que soit mise en place, dans *L'archéologie du savoir*, ce qui n'est pas une méthode, mais une forme de configuration discursive, la description locale des formations discursives. Pour mesurer le caractère fructueux de ce long détour par les notes de lecture, il nous faut en venir maintenant à ce qu'il en est, dans *Les mots et les choses*, de la centralité du fonctionnalisme classique.

« Représenter » et « Parler » dans la pensée classique : un « pur » fonctionnalisme

« Le signe dans la plénitude de son fonctionnement[43] *»*

---

[39] Alors que de Brosses s'en charge dès de début de la sous-partie intitulée *Quels sont les principes qui doivent guider en étymologie* sur « Les règles qui doivent guider en étymologie sont tirées du sens, de la figure et du son du mot dérivé, comparés avec le sens, la figure et le son du mot dérivant ».

[40] de Brosses, *Traité de la formation mécanique des langues […], op.cit* ., t. II, p. 420-422 pour les extraits de notes qui suivent.

[41] *Ibid*., t. II, p. 422.

[42] *Ibid*., t. I, p 30.

[43] C'est nous qui soulignons dans cette citation de Foucault.

Avec la nouvelle *épistémè*, une « configuration nouvelle[44] » se met en place. En effet, dans la pensée classique, « ce n'était pas la connaissance, mais le langage même des choses qui instaurait les signes dans leur *fonction signifiante*[45] ». En référence à Condillac et à la *Logique de Port-Royal*, Foucault précise alors : « Le signe, pour *fonctionner*, doit être à la fois inséré dans ce qu'il signifie et distinct de lui. Pour que le signe, en effet, soit ce qu'il est, il a fallu qu'il soit donné à la connaissance en même temps que ce qu'il signifie[46]. »

Ainsi commence à s'énoncer le fonctionnalisme dans l'usage récurrent des termes « fonction/fonctionner/fonctionnement ». Il s'agit cependant d'un « pur » fonctionnalisme dans les termes de la pensée classique. « Avec le classicisme, le signe se caractérise par son essentielle dispersion[47]. », et « La constitution du signe est inséparable de l'analyse[48]. » En conséquence, « le signe d'institution, c'est le signe dans *la plénitude de son fonctionnement*[49] », soit l'équivalence signe-fonctionnement. Il en ressort un système certes arbitraire du signe, mais tout aussi naturel pour autant dans la mesure où « cet arbitraire est mesuré par sa *fonction*, et ses règles très exactement définies par elle[50] ». Il existe bien une méthode, « une grille d'analyse » au sein d'un « espace combinatoire ». Ici l'universalité de la nature côtoie le système artificiel du langage.

L'autre mécanisme de la pensée classique c'est « la représentation redoublée » : sémiologie et herméneutique « se lient en ce pouvoir propre de la représentation de se représenter elle-même[51] », se situant ainsi en rupture avec une pensée humaniste soucieuse d'une théorie de la signification. Désormais, alors que la théorie des signes est première par rapport à l'analyse du sens,

> « le sens ne pourra plus être que la totalité des signes déployée dans leur enchaînement ; il se donnera dans le *tableau* complet des signes. Mais d'autre part le réseau complet des signes se lie et s'articule selon les découpes propres au sens. Le tableau des signes sera *l'image* des choses. Si l'être du sens est tout entier du côté des signes, le *fonctionnement* est tout entier du côté du signifié[52] ».

Le lien du fonctionnement des signes avec la figure du tableau, que Foucault exemplifie avec les *Ménines*, est ici central, au même titre que dans les notes manuscrites précédemment étudiées. Nous sommes au plus près des mécanismes du fonctionnalisme classique. Mais en quoi est-il discursif ? Où se situe ici le discours ?

« Le langage classique n'existe pas, il fonctionne *» : l'existence du discours*

En affirmant d'emblée, à propos de l'acte de parole (« Parler »), et de manière très appuyée, qu'« à la limite, on pourrait dire que le langage classique n'existe pas [m]ais qu'il *fonctionne* : toute son existence prend place dans son rôle représentatif, s'y limite avec exactitude et finit par s'y épuiser[53] », Foucault caractérise de manière encore plus précise le « pur » fonctionnement du classicisme. Quelle est donc la conséquence majeure de la découverte, avec le langage classique, d'un certain rapport à lui-même ? Désormais « le langage s'interroge lui-même à partir de sa *fonction*[54] », et, à ce titre, « l'existence du langage une fois élidée, seul subsiste son *fonctionnement dans la représentation* : sa nature et sa vertu

---

[44] *MC*, 68. Notons cette expression indicielle de la démarche archéologique.
[45] *MC*, 73.
[46] *MC*, 74.
[47] *MC*, 74.
[48] *MC*, 75.
[49] *MC*, 76.
[50] *MC*, 76.
[51] *MC*, 80.
[52] *MC*, 80, c'est nous qui soulignons.
[53] *MC*, 93.
[54] *MC*, 95.

de *discours*[55] ». Ainsi se met en place l'objet discours, sa visibilité. Toute l'entreprise de « la grammaire générale » de Port-Royal est lue par Foucault dans cette optique d'une caractérisation de l'objet discours à partir du fonctionnalisme. C'est ici que se situe l'origine naturelle du fonctionnalisme discursif[56]. Ce positionnement initial du discours est certes central dans l'avènement de l'archéologie, mais sans s'y confondre, dans la mesure où il coïncide historiquement avec le temps de l'*épistémè* classique. Si Philippe Sabot a mis l'accent sur le rôle primordial que Foucault attribue à l'ordre verbal dans un tel fonctionnalisme[57], ajoutons que ce fonctionnalisme verbal restera une constante jusque dans ses analyses des années 1970 sur le fonctionnalisme discursif d'ordre généalogique, mais s'articule présentement à d'autres fonctionnalités.

Cependant, après avoir considéré que « *La Grammaire générale, c'est l'étude de l'ordre verbal dans son rapport à la simultanéité qu'elle a pour charge de représenter.* », et conclu que : « Pour objet propre, elle n'a donc ni la pensée, ni la langue : mais le *discours* entendu comme suite de signes verbaux[58]. », Foucault aborde un autre élément fonctionnel. Il s'agit de la relation entre le langage et la connaissance, et le fait qu'ils sont « strictement entrecroisés » dans la mesure où « ils ont, dans la représentation, même origine et même *principe de fonctionnement*[59] », ce qui permet d'affirmer que « connaître et parler s'enchevêtrent dans la même trame : il s'agit pour le savoir et pour le langage de donner à la représentation des signes par lesquels on puisse la dérouler selon un ordre nécessaire et visible[60] ». Et cet ordre n'est autre que « l'ordre du discours » sur lequel Foucault s'interroge dans sa Leçon inaugurale au Collège de France où il met en évidence comment « les procédures de contrôle et de délimitation du discours [...] *fonctionnent* comme des systèmes d'exclusion[61] ». Et il énonce alors les lieux des fonctionnalités discursives : d'abord le *commentaire* où « la *fonction* » concerne « la dénivellation entre les discours[62] », puis l'*auteur* qualifié par l'expression même de « fonction de l'auteur » dans l'ordre littéraire. Il existe aussi un autre type de procédure de contrôle du discours au sein de « sociétés de discours » qui ont un « *fonctionnement* » spécifique dans la mesure où « elles ont pour *fonction*_de conserver ou de produire des discours, mais pour les faire circuler dans un espace fermé[63] ».

Une fois précisée la place du fonctionnalisme dans la partie la plus linguistique, d'ordre grammatical, de *Les mots et les choses*, il importe d'en marquer l'extension, voir l'encadrement par la description et la compréhension de la figure du *tableau*, ou plus exactement du tableau dans le tableau, au sein d'un tel fonctionnalisme classique pris sous la modalité de la « pure » représentation.

Le tableau du roi : les *Ménines* de Vélasquez

Tout lecteur de Foucault connaît le texte inaugural de *Les mots et les choses* qui porte sur un tableau de Vélasquez reproduit dans l'édition de l'ouvrage en annexe. La question posée par Foucault sur ce tableau est la suivante : qui détient le pouvoir de représenter la représentation ? L'analyse très minutieuse, et plutôt complexe, se termine par l'identification

---

[55] *MC*, 95, c'est nous qui soulignons.
[56] Philippe Sabot parle alors, en philosophe, du « fonctionnement représentatif du discours », et du « langage fonction » à propos du discours classique, *Le Même et l'Ordre […], op. cit*., p. 88-89.
[57] *Ibid.*, p. 90 et *sq*. Philippe Sabot souligne la prééminence du verbe dans la proposition, selon Foucault, dans la pensée classique, dans la mesure où « *la fonction attributive et affirmative du verbe* se concentre tout entière dans le verbe *être* » [c'est nous qui soulignons], *ibid.*, p. 98.
[58] *MC*, 97.
[59] *MC*, 101.
[60] *MC*, 103.
[61] *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 23.
[62] *Ibid.*, p. 24-25.
[63] *Ibid.*, p. 41.

de cette figure à l'image du roi Philippe IV, non pas du fait de l'analyse de Foucault lui-même, mais dans le regard qu'il prête au spectateur de ce tableau selon un double mécanisme qu'il qualifie *in fine* de la façon suivante :

> « Peut-être y a-t-il dans ce tableau de Vélasquez, comme la représentation de la représentation classique, et la définition de l'espace qu'elle ouvre. Elle entreprend en effet de s'y représenter en tous ses éléments, avec ses images, les regards auxquels elle s'offre, les visages qu'elle rend visibles, les gestes qui la font naître. Mais là, dans cette dispersion qu'elle recueille et étale tout ensemble, un vide essentiel est impérieusement indiqué de toutes parts : la disparition nécessaire de ce qui la fonde, – de celui à qui elle ressemble, et de celui aux yeux de qui elle n'est que ressemblance. Ce sujet même – qui est le même – a été élidé. Et libre enfin de ce rapport qui l'enchaînait, la représentation peut se donner comme pure représentation[64]. »

Pour aboutir à une telle conclusion, Foucault dégage progressivement, dans son analyse du tableau, une triple fonction « regardante ». Nous allons y venir. Mais il convient d'abord de préciser que le propre de la présente analyse d'un tableau permet de définir la modernité du fonctionnalisme discursif dès son avènement dans le fonctionnalisme classique. Un fonctionnalisme à la fois instrumenté par un tableau, donc classique, et complexifié par le regard du spectateur, sa matérialité propre, donc moderne. Un fonctionnalisme à la fois pris dans la dispersion de ces fonctions (ici regardantes) et dans l'unité de ce qui fonde le fait même de son élision consécutivement à la transparence du signe face à la matérialité du tableau. Essayons de résumer l'analyse du tableau de Vélasquez par Foucault, en insistant sur sa portée fonctionnelle.

Il s'agit pour Foucault de mettre l'accent sur la part d'infinité, de fictionnalité dans le rapport du langage au tableau. En effet, l'espace présent du tableau, avec le peintre regardant les spectateurs du tableau, tend à effacer la réalité des *noms propres*, les premiers identifiés par le spectateur : le peintre, l'infante et ses suivantes au premier plan bien sûr, mais aussi le roi et sa femme peints et vus dans un tableau à effet de miroir. Mais ce qu'on voit n'est pas ce qu'on est en train de dire : « Le nom propre, dans ce jeu, n'est qu'un artifice : il permet de montrer du doigt, c'est-à-dire de faire passer subrepticement de l'espace où l'on parle à l'espace où l'on regarde[65] » en rendant adéquats ces deux espaces. En effet, le spectateur du tableau ne voit pas le peintre au travail, dans la mesure où celui-ci fait un pas de côté pour l'observer. *Quelque chose existe*, qui est invisible, mais qui, par un jeu de miroir, le tableau dans le tableau, devient visible et *quelqu'un parle*, notre être parlant, visible dans l'acte de nommer les noms propres, mais qui est pris ensuite dans les fonctionnalités du regard. Ici le passage de l'invisible au visible procède du décalage entre le langage et l'espace, et de l'effort du peintre pour les rendre adéquats par un artifice, le centre souverain que représente le tableau en miroir.

Au départ, dans le tableau du peintre, tout est perçu comme simple : des regards droits qui se superposent, se croisent sur une ligne de visibilité. Mais cette ligne enveloppe « tout un réseau complexe d'incertitudes, d'échanges et d'esquives[66] », repérés en tant que fonctionnalités discursives. Au moment où les regards droits du peintre et du modèle se tournent vers le spectateur, les yeux du peintre se saisissent de son regard, et le contraignent à entrer dans le tableau, en lui assignant un lieu précis, rendant visible la part d'invisibilité. C'est là où le spectateur devient apte à identifier un autre personnage[67], le « visiteur noir »

---

[64] *MC*, 31.

[65] *MC*, 25. Michel Foucault marque ici son intérêt pour la question linguistique des noms propres, abordée par Wittgenstein, Searle et Kripke, dans la mesure il s'agit, avec le nom propre, d'une détermination par une famille de descriptions, ce qui situe ce fait linguistique dans la perspective archéologique.

[66] *MC*, 20.

[67] Foucault précise cette présence du « visiteur noir » au sein d'une version plus longue de son analyse des *Ménines*, titrée « Les Suivantes », publiée une première fois dans Le Mercure de France, n° 1221-1222, juillet-août 1965 et repris dans les *Dits et écrits*, t. I, *op. cit.*, texte n° 32, p. 472-473.

dans le fonds du tableau « qui enveloppe dans son regard toute la scène du tableau qu'il surprend ». Selon Foucault se met ainsi en place un processus dans lequel notre regard ne se situe plus à l'extérieur du tableau en se confondant un temps avec le spectateur initial. Notre regard se positionne désormais en son intérieur, du côté du visiteur en noir, dans le fond du tableau, un pied sur une marche, prêt à entrer dans la scène, prenant à revers toute la scène. Ainsi apparaît un lieu autre et distant « qui échappe à toute représentation possible parce qu'il marque le point à partir duquel et pour lequel il y a représentation[68] ».

À la première triangulation visible, au premier abord de ce qui est représenté avec le point extérieur concrétisé dans la figure du spectateur, se substitue une seconde triangulation qui vient à la visibilité avec le point intérieur du visiteur en noir. Le jeu fonctionnel se complique donc du fait que nul regard n'est désormais stable. Un des cas les plus intéressants est la série des tableaux située dans le fond de la scène, « et voilà que parmi toutes ces toiles suspendues, l'une d'entre elles brille d'un éclat singulier[69] » : la seule qui fonctionne à l'égal d'un miroir est celle où se présentent les figures du roi et de la reine. On peut alors considérer que c'est à la figure du roi qu'il revient de reconstituer un « centre symboliquement souverain » par la superposition du regard du peintre, du regard du spectateur pris dans le regard du visiteur noir, et du regard du modèle, l'infante. Ici le réel et le fictif se rejoignent sur la base de « ces trois fonctions "regardantes" » qui « se confondent en un point extérieur au tableau : c'est-à-dire idéal par rapport à ce qui est représenté, mais parfaitement réel puisque c'est à partir de lui que devient possible la représentation[70] ». Ainsi « cette réalité est projetée et diffractée en trois figures qui correspondent aux trois fonctions de ce point idéal et réel[71] ».

Que dit alors ici Foucault d'essentiel, dans l'ordre fonctionnel, du positionnement en un point tout à la fois idéal et réel, comme dans le « tableau universel » de Charles de Brosses ? Que la fonctionnalité du regard relève de sa capacité, face à une telle assignation de noms propres, à rendre visible ce qui est caché. C'est à ce titre qu'il est une fiction « réelle », qu'il produit un effet de réel. C'est dire qu'un tel fonctionnalisme classique identifie autant le discours dans le lien du langage à la fiction, sous la modalité de ses conditions de possibilité, qu'à son rôle dans la représentativité de l'ordre réel, sous la modalité de ses conditions de production. La formation du discours procède d'un effet de réel, et non du réel lui-même, où la fiction, par la médiation du langage, est centrale[72].

En fin de compte, ce que permet de comprendre du fonctionnalisme une telle analyse d'un tableau classique, c'est là encore, comme dans la grammaire, sa nature fondamentalement discursive. En effet le tableau de Vélasquez n'est pas considéré ici comme une production esthétique relevant de la simple représentation d'un fait historique, la souveraineté royale. Mais il relève, en tant que discours, d'un univers de possibles à acteurs multiples (le peintre, son modèle, le spectateur, le visiteur) situés au centre d'un processus de subjectivation irréductible à une simple expression subjective, mais relevant d'une « pure » représentation du Sujet. Foucault revient alors de nouveau, dans le chapitre IX, sur la figure du roi en termes fonctionnels[73].

---

[68] *Ibid.*, p. 473.
[69] *MC*, 22.
[70] *MC*, 30.
[71] *Ibid.*
[72] Bien sûr, il faudrait interroger en quoi nous sommes présentement ou pas à la source des notions foucaldiennes de « formation discursive », dans *L'archéologie du savoir*, et d'« effet de savoir », développées dans ses premiers cours de nature généalogique au début des années 1970.
[73] Philippe Sabot a bien souligné l'importance d'une telle reprise, sous forme d'achèvement de l'analyse du tableau de Velasquez. Si l'analyse de ce tableau permet de « visibiliser » le processus de la pensée classique, le rôle de la représentation du statut de l'homme-sujet y est problématique. Il s'agit alors de s'interroger, dans ce chapitre, sur l'existence de « celui qui ne s'y trouve jamais représenté » (*MC*, 319), sur l'impensé de la place du roi.

« La place du roi » : la fonctionnalité du pouvoir propre au discours

Dans l'avant-dernier chapitre de *Les mots et les choses* intitulé *L'homme et ses doubles*, Michel Foucault s'interroge dans une sous-partie[74] sur *Le retour du langage* au début du XIXe siècle. Il insiste sur le fait que le retour à l'exégèse linguistique au cours d'un siècle positiviste est concomitant de la disparition de la conception du discours comme langage issu de « la manière dont l'ensemble de la pensée classique a pu *fonctionner*[75] » sur la base de la représentation en tableau. L'accent est mis désormais par les scientifiques sur la production des « fonctions essentielles de la vie[76] ». Foucault en conclut que « le discours a cessé d'exister et de *fonctionner* à l'intérieur de la représentation comme sa mise en ordre première, la pensée classique a cessé du même coup de nous être directement accessible[77] ». Au fonctionnalisme permanent de la pensée classique se substitue un fonctionnalisme « dispersé » dans le champ du langage. Le revers de ce fonctionnalisme « dissociatif », c'est la promotion d'« une formalisation universelle de tout discours[78] » et d'« une théorie générale des signes[79] », ce que nous appelons le fonctionnalisme général, à l'exemple, dans le domaine du langage proprement dit, de la philologie.

Dans un souci de nous faire comprendre l'enjeu et les limites d'un tel franchissement du seuil du classicisme à la modernité, Michel Foucault s'attarde alors de nouveau sur son analyse du tableau de Vélasquez :

> « Lorsque surtout la réflexion sur le langage se fait philologie et que s'efface ce *discours* classique où l'être et la représentation trouvaient leur lieu commun, alors, dans le mouvement profond d'une telle mutation archéologique, l'homme apparaît avec sa position ambiguë d'objet pour un savoir et de sujet qui connaît : souverain, soumis, spectateur regardé, il surgit là, en cette place du roi, que lui assignaient par avance les *Ménines*, mais d'où pendant longtemps sa présence réelle fut exclue. Comme si, en cet espace vacant vers lequel était tourné le tableau de Vélasquez mais qu'il ne reflétait pourtant que par le hasard d'un miroir et comme par effraction, toute les figures dont on soupçonnait l'alternance, l'exclusion réciproque, l'entrelacs et le papillotement (le modèle, le peintre, le roi, le spectateur) [...] se figeaient en une figure pleine[80]. »

Le sujet connaissant est devenu objet de savoir par un processus de figement, ce qui exclut une réflexion spécifique sur le discours, sur sa dimension proprement historique dans l'ordre des possibles. Il est donc quelque peu hâtif d'en conclure que le fonctionnalisme classique, comme mise en ordre première de la représentation et apparition concomitante de l'objet discours, disparaît une fois mise en place l'articulation entre la méthode fonctionnelle et la démarche archéologique. Dans un entretien d'avril 1966, Foucault situe le fonctionnalisme classique du côté d'un pouvoir propre au discours, au titre de l'ordre verbal qui représente les choses[81], soit un fonctionnalisme verbal autonome, c'est-à-dire sans passage par la science de l'homme. Ce fonctionnalisme relève de types et de règles dans un ordre des signes, de nature grammaticale, avec la prédominance du verbe d'existence. À ce titre, le savoir classique n'en est qu'un des aspects, par le fait « des représentations ordonnées dans un discours[82] ». Certes, à la fin du XVIIIe siècle, ce rôle strictement représentationnel du discours, propre à la transparence fonctionnelle entre l'ordre des choses et l'ordre des représentations, s'estompe au profit de la production du langage, de la vie, et du travail, ajoute Foucault. Avec la modernité, l'ordre des signes procède d'une science de l'homme. Cependant l'hétérotopie

---

[74] *MC*, 314-318.
[75] *MC*, 315.
[76] *MC*, 314.
[77] *MC*, 315.
[78] *MC*, 316.
[79] *MC*, 316.
[80] *MC*, 323.
[81] « Michel Foucault : "Les Mots et les Choses" », *Dits et écrits*, t. I, *op. cit.*, texte n° 34, p. 501.
[82] *Ibid*.

du discours, telle que la figure du tableau « classique » l'a mise en évidence, demeure une constante du fonctionnalisme discursif.

C'est là où il convient, nous semble-t-il, de mesurer l'enjeu discursif de la fameuse phrase de Foucault : « Avant la fin du 18e siècle, *l'homme* n'existait pas[83] », en conséquence de l'absence « de conscience épistémologique de l'homme comme tel[84] ». Il convient en effet d'appréhender le sens de cette phrase dans le contexte du fonctionnalisme, compte tenu du fait qu'on a accusé Foucault d'avoir énoncé par ces mots un fait historiquement faux. À vrai dire, Foucault avait pris ses précautions en formulant lui-même une contradiction attendue :

> « Et si on insiste encore, si on objecte que nulle époque pourtant n'a accordé davantage à la nature humaine, ne lui a donné un statut plus stable, plus définitif, mieux offert au discours – on pourra répondre en disant que le concept même de la nature humaine et la manière dont il *fonctionnait* excluait qu'il y eût une science classique de l'homme[85]. »

L'enjeu du classicisme face à la modernité est fonctionnel, donc relève de la caractérisation de l'objet discours. Et c'est sous l'angle d'un tel fonctionnalisme discursif que peut se comprendre une ultime interrogation sur la place du roi dans le tableau de Vélasquez, avec sa formule « l'homme n'existait pas » qui a tant frappé le lecteur de Foucault. Il y est en effet question du fonctionnement d'un concept unifiant de nature humaine par le fait d'« une suite ordonnée », d'« un espace en tableau », d'une « une chaîne de représentations ». Et c'est à ce titre que « l'homme peut faire entrer le monde dans la souveraineté d'un discours qui a le pouvoir de représenter sa représentation[86] », ici avec la figure souveraine du roi. Dans cet ordre fonctionnel, le concept de nature humaine se désigne comme « le pli de la représentation sur elle-même[87] ». Nature et nature humaine sont des « moments *fonctionnels*, définis et prévus[88] » soit « deux *fonctions* opposées, mais complémentaires[89] ». Et « si la nature humaine s'enchevêtre à la nature, c'est par les mécanismes du savoir et leur fonctionnement[90] », ce qui ne laisse aucune place à l'homme au sens moderne, soit à un « un individu vivant, parlant et travaillant selon les lois d'une économie, d'une philologie et d'une biologie[91] ». Ici, au croisement de la nature et de la nature humaine, différenciées l'une de l'autre, seul subsiste « le pouvoir du discours », le pouvoir du « langage en tant qu'il représente[92] ». Il est question du langage qui nomme, qui découpe, qui combine, qui noue et dénoue les choses, en les faisant voir dans la transparence des choses, ce qui permet de déployer, au sein d'un espace souverain, le tableau de la mise en ordre dans la mesure où « la vocation profonde du langage classique a toujours été de faire "tableau"[93] ».

En premier lieu, il nous faut comprendre l'insistance sur l'inexistence de l'homme dans la pensée classique comme une donnée instrumentale, voire méthodologique, qui relève du fonctionnalisme discursif, de ses mécanismes de mise en ordre du savoir-discours, et non comme une affirmation historiographique. En second lieu, dans notre souci de souligner en quoi la caractérisation du fonctionnement classique permet de comprendre ce qu'il en est du possible devenir d'un fonctionnalisme discursif, il convient de situer le fonctionnalisme à l'horizon de la démarche archéologique, qui ne peut s'y confondre dans la mesure où l'archéologie n'est pas elle-même une méthode, mais une forme de description du discours à

---

[83] *MC*, 319.
[84] *MC*, 320.
[85] *MC*, 320.
[86] *MC*, 320.
[87] *MC*, 321.
[88] *MC*, 321.
[89] *MC*, 321.
[90] *MC*, 321.
[91] *MC*, 321.
[92] *MC*, 321.
[93] *MC*, 322.

partir de configurations d'énoncés. Au moment même où, dans la pensée classique, le fonctionnalisme situe l'objet discours, se matérialise la possibilité de la description archéologique :

> « Quand le discours devient à son tour objet de langage [...] on lui demande comment il *fonctionne* : quelles représentations il désigne, quels éléments il découpe et prélève, comment il analyse et compose, quel jeu de substitutions lui permet d'assurer son rôle de représentation. Le *commentaire* fait place à la *critique*[94]. »

L'approche classique du signe est donc « pur » fonctionnalisme dans la mesure où elle est un fonctionnalisme référentiel, où le langage-tableau des signes est le fonctionnement même des signes. Un tableau des signes se déploie qui n'est rien d'autre que l'image des choses. Les figures qui y font signe ont vocation à s'effacer devant le référent signifié. Mais il demeure dans le fonctionnalisme, une fois effacée sa période inaugurale dite classique dans notre mémoire, sa dimension discursive. Si l'essence du fonctionnalisme est dans le fonctionnalisme classique qui transcende l'être, se rend transparent face aux taxinomies, qui n'est donc qu'un simple fonctionnement, son existence revêt, dans sa dimension analytique, un fort potentiel discursif.

Pour approfondir ce point, il nous faut revenir au projet d'ensemble de Michel Foucault en 1966-1967, formulé d'emblée dans la Préface de *Les mots et les choses*, sous le label « archéologie[95] ». Ce qu'il propose de mettre en place, n'est en rien une nouvelle méthode empirique d'accès à la connaissance de la production des savoirs. Il s'en tient en effet, en matière d'archéologie, à un programme de description des champs épistémologiques successifs de l'humanisme, du classicisme et de la modernité, en nous renvoyant à la mise en évidence non pas de leurs conditions de production, mais de leurs conditions de possibilité à l'aide de la description de configurations d'énoncés. Un tel mode de description, précise-t-il encore dans l'avant-dernier chapitre, est, du côté de l'homme, d'ordre empirico-transcendantal :

> « L'homme, dans l'analytique de la finitude, est un étrange doublet empirico-transcendantal, puisque c'est un être tel qu'on prendra en lui connaissance de ce qui rend possible toute connaissance[96]. »

L'archéologie du savoir y ajoutera un *a priori* historique, l'archive. L*'homme et l'archive* donc : connexion qui élargit les conditions de possibilité ainsi ouvertes par le sujet transcendantal connaissant à l'ensemble des conditions d'existence des énoncés. Ici cet ensemble de conditions de réalité, sous la modalité de *l'homme et l'archive*, ne se confond pas avec les conditions de production de la réalité historique. Les conditions de réalité se spécifient d'abord dans les conditions de possibilité et au-delà, avec la généalogie, dans les conditions d'existence.

Au-delà du fonctionnalisme classique, d'ordre représentationnel et analytique, il est donc question de manière plus générale d'un fonctionnalisme empirico-transcendantal. Ce fonctionnalisme relève conjointement de singularités, ainsi des formes corporelles, et d'une dialectique transcendantale propre à rendre compte des conditions déjà évoquées de la connaissance. Il ne cesse de chercher le lieu du discours, que la description archéologique prend ensuite à charge. Il permet de combiner l'analyse archéologique d'objets scientifiques localisés, singularisés, dissociés au sein d'espaces circonscrits, par exemple l'espace du corps, et l'étude de leurs conditions au sens large. La quête du lieu du discours va ainsi devenir le propre du fonctionnalisme dans les travaux de Foucault des années 1965-1976. C'est pourquoi nous parlons pour caractériser, au plan linguistique, l'ensemble de cette période, de fonctionnalisme discursif, tout en considérant une diversité des fonctionnalités discursives. À

---

[94] *MC*, 94.
[95] *MC*, 13.
[96] *MC*, 329.

ce titre, le fait de penser que *L'archéologie du savoir* va suppléer à l'incertitude sur le lieu du discours en promouvant un mode de description de l'énoncé d'archive plus stable, plus aisé à situer dans l'horizon de la vérité, nous semble sujet à débat.

Nous avons essayé de montrer dans quelle mesure la caractérisation du fonctionnement classique dans *Les mots et les choses* permet de circonscrire les modalités d'émergence du fonctionnalisme discursif. Le fonctionnalisme classique désigne ce qu'il en est de l'objet discours dans sa fonction première, mais il ne dit pas comment en configurer la description, ce que fait l'archéologie en s'appuyant sur le rapport de l'archive au discours. L'approche classique du signe, exemplifiée par la figure tout aussi picturale que grammaticale du tableau, est purement fonctionnaliste dans la mesure où elle est un fonctionnalisme référentiel, où le langage-tableau des signes est le fonctionnement même des signes. Avec *L'archéologie du savoir*, le fonctionnalisme discursif, centré au départ sur le repérage des conditions de possibilité du langage, s'enrichit, grâce à l'archive, d'un fonctionnalisme des énoncés au titre de la prise en compte des conditions d'existence de ces énoncés[97]. Parlant de Michel Foucault[98], l'historienne Arlette Farge rapporte un de ses propos au cours d'un entretien avec Lucette Finas : « Je n'ai jamais écrit rien d'autre que des fictions », aussi vite précisé « mais je crois qu'il est possible de faire *fonctionner* des fictions à l'intérieur de la vérité[99] ». L'énoncé d'un tel enjeu fictionnel n'est pas l'objet de notre présent travail. Mais il lui est lié par l'autre énoncé sur la centralité du fonctionnalisme discursif.

---

[97] Voir notre étude, « Le fonctionnalisme discursif de Michel Foucault. Le temps de la dynastique du savoir », *art. cit.*

[98] Dans le chapitre « Sens et véridicité » de son ouvrage *Le goût de l'archive,* Paris, Seuil, 1989 (édition électronique). C'est nous qui soulignons.

[99] L'importance de ces propos de Foucault a été également soulignée par Maurice Blanchot dans *Foucault tel que je l'imagine*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1986, p. 46.